

La serviette de table

Luis Buñuel, *Entretiens avec Max Aub*, préface de Jean-Claude Carrière, Belfond, 1991, 373 p.

Luis Buñuel, *Mon dernier soupir*, Ramsay, 1986, 319 p.

Jean-Claude Carrière, *Mémoire espagnole*, Plon, 2012, 329 p.

Robert Lévesque

Volume 54, Number 1 (297), Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67947ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2012). La serviette de table / Luis Buñuel, *Entretiens avec Max Aub*, préface de Jean-Claude Carrière, Belfond, 1991, 373 p. / Luis Buñuel, *Mon dernier soupir*, Ramsay, 1986, 319 p. / Jean-Claude Carrière, *Mémoire espagnole*, Plon, 2012, 329 p. *Liberté*, 54(1), 66–68.

LA SERVIETTE DE TABLE

Quand Marcel Proust rencontre *The Twilight Zone*, l'on ne peut être que chez Buñuel.

ROBERT LÉVESQUE

IL Y A UNE SCÈNE AU PARFUM PROUSTIEN dans *L'ange exterminateur* (quelque chose de Proust chez Buñuel? : « Je suis vierge de Proust. Ces pages terribles, impeccables, sans points ni passages à la ligne, noires comme une araignée. Effrayant. Je n'ai jamais dépassé la première page des *Jeunes filles en fleurs*. » Le cinéaste de *Belle de jour* qui, presque autant qu'André Breton, était plutôt du genre homophobe (« avec les pédés, on ne sait jamais sur quel pied danser », pouvait-il laisser tomber devant un interlocuteur), causait ainsi de l'asthmatique du boulevard Hausmann dans ses entretiens avec Max Aub et, s'il est vrai qu'il n'a pas lu plus d'une page *impeccable* de la *Recherche*, s'il en est demeuré vierge, il a une belle expression pour évoquer l'œuvre en entier : « les pages, noires comme une araignée »; la relisant, je pense aussitôt à celle, somptueuse, d'Angelo Rinaldi : « un festin de nuit où la mort passe les plats... »).

Buñuel était badin, son cinéma d'un « burlesque sérieux aussi irrésistible que celui de Buster Keaton », écrivit Jean-Louis Bory à la sortie de *La Voie lactée* en 1969 (je revois Bory de dos, toujours assis (comme Patrick Straram) au milieu de la première rangée d'une salle obscure à Paris, ou en 1973 à Cannes dans l'ancien palais, comme s'il voulait que l'écran l'enserme; je n'ai jamais osé aborder ce critique idéal... qui considérait le cinéma comme aussi grand que l'amour et qui, seul, dans la propriété familiale de Méréville qu'il avait pu racheter avec

les fruits de son Goncourt (*Mon village à l'heure allemande*, 1945), se donna la mort à la veille de ses soixante ans, en juin 1979 dans la nuit du 11 au 12; il ne supportait sans doute pas de devenir un vieux critique).

Buñuel *effrayant*. Brute provinciale, branleur précoce, amateur de cimetières comme Kafka, jeune homme complice du *Grand Masturbateur*, il se délesta de sa brutalité en découvrant avec Federico Garcia Lorca la poésie et les vins de soif, les *val-depenas*; il aimait les ossements, les insectes, les putes. Et la musique de Wagner avant de devenir sourd comme Goya. Jean-Claude Carrière, qui travailla avec lui durant vingt ans, affirme dans *Mémoire espagnole* que, « séducteur né », il ne lui a jamais connu « la moindre aventure, même vénale, même d'un soir... » Son siècle avait trois semaines lorsqu'il est né, *calle Mayor* à Calanda en Aragon, un village « horrible », disait-il. Son souvenir marquant, et peut-être le plus beau peut-on penser, était la vue, à huit ans, d'un mulet putréfié.

Dans *L'ange exterminateur*, film étrange plus qu'étrange, l'action se passe dans un hôtel particulier à la fin des années cinquante (Buñuel le tourna à soixante-deux ans en 1962) – à Rome s'ouvrait le spectacle protomédiatique de Vatican II et *Huit et demi* sortait sur les écrans de la Ville éternelle avec un lot fouetté de fantasmes sexuels alors qu'à Paris Beckett demandait à sa femme d'aller rue Bernard-Palissy porter aux éditions de Minuit le dialogue d'*Oh! les beaux jours*, portant sur la vie d'une femme pas malheureuse mais qui tranquillement s'enlise... Le cinéaste de *Nazarin* (quelle pastorale amère, aride, qu'il filma en 1958 en exigeant de son caméraman qu'il tourne le dos au Popocatepelt; quel évangile d'athée répandu telle une théorie de mines antipapales alors que, zut, les cardinaux venaient d'élire Angelo Giuseppe Roncalli, alias Jean XVIII, « *Il Papa Buono* »; en cette année 1962, Hitchcock, apparemment indifférent à l'Église, au sexe et aux enlissements de vieilles dames, signait son *Vertigo*, quand *et moi et moi et moi* [comme le chantait Dutronc, Dutronc, ses

play-boys, ses *cactus* de l'âge du Scopitone] je ne savais pas encore que je tomberais en amour avec Kim Novak après l'avoir été avec Marina Vlady, j'avais dix-huit ans, je n'aimais pas les insectes et je lisais la nuit dans un dortoir, dissimulé sous un papier d'emballage de bidoche, le *Voyage au bout de la nuit*, je filais avec mon Bardamu vers la colonie de la Bambola-Bragamance...) a eu des misères à réunir pour son *Ange* assez de luxe dans les vêtements des personnages et les accessoires de la table, car il y a, comme il y en a tant chez Proust, un dîner de nuit, vingt personnes assises, elles reviennent d'une représentation d'opéra et durant le repas aux chandelles sous les lustres allumés une femme va ouvrir

son sac pour y prendre un mouchoir de dentelle et le spectateur verra en plan rapproché (mais ce n'est pas ça qui est proustien) deux pattes de poule; là, nous sommes plus dans *Un chien andalou* que dans *Un amour de Swann*.

Avec le cinéaste de *Los Olvidados* (aux yeux proéminents et aux verrues de menton), nous ne sommes pas chez les Verdurin ni chez la marquise Diane de Saint-Euverte, mais chez

LUIS BUÑUEL
Entretiens avec Max Aub,
préface de Jean-Claude
Carrière, Belfond,
1991, 373 p.

LUIS BUÑUEL
Mon dernier soupir,
Ramsay, 1986, 319 p.

JEAN-CLAUDE CARRIÈRE
Mémoire espagnole,
Plon, 2012, 329 p.

le señor Nobile, une grosse légume du Parti révolutionnaire institutionnel mexicain, et, vous me voyez venir, une sonate sera au cœur de la soirée, elle en sera le pivot. Mais il n'y a pas de Charles Swann mexicain, il n'y a pas d'amour touillé par l'écoute d'une petite phrase musicale... Qui sera bouleversé? Sont là un colonel, une cantatrice qui n'est pas chauve, un médecin louche, un ingénieur, une directrice d'on ne sait quoi, un bellâtre arrondi, un architecte, une veuve enjouée, un chef d'orchestre triste, bref un essaim bourgeoisial (du lot de la distribution, seule l'actrice Silvia Pinal, qui joue l'hôtesse, n'est pas oubliée de nos jours; elle vit encore, elle a quatre-vingts ans, *e pur si muove!* mais que dans des *telenovelas* – en lisant *Ce que je crois*, les souvenirs de Carlos Fuentes, j'apprends que l'écrivain panaméen-mexicain eut en 1962 une aventure avec l'une des actrices de ce film, Rita Macedo, et qu'une fille, Cecilia, le premier enfant de Fuentes, naquit de cette union; le romancier de *Peau neuve* avait connu Buñuel sur le tournage de *Nazarin*, ils se voyaient les vendredis à seize heures et buvaient des «Buñueloni»: Noilly Prat, angustura, gin pur sur glaçons...) qui, le repas terminé, passe au salon

pour clavecin et c'est, reconnaissons-le, du pur raffinement de la part du cinéaste plutôt homophobe dont le père, avant sa naissance, avait été marchand d'armes à Cuba et dont le parrain sera marchand d'éponges à Majorque... Et la voilà, la scène au parfum proustien, saisie en plein *cinédrama*: tous écoutent la pièce pianistique (foin du clavecin), certains sont assis, seuls ou à deux, d'autres debout près de longs vases effilés, l'un appuyé, l'une avec un air penché et morose... Aux dernières notes, le film bascule dans ce qui pourrait être un épisode mortifiant et allongé de la série *The Twilight Zone*... Personne ne peut plus sortir.

Étrange, étrange, combien étrange ce film dont le titre de travail était *Los Naufragos de la calle Providencia*. Buñuel décida de le titrer *El angel exterminador* le jour où il aperçut sur la table de travail de son ami le poète José Bergamin ces trois mots menaçants écrits à la main; croyant que l'expression était de Bergamin, il lui demanda l'autorisation de la prendre et son ami répondit: «*ce n'est pas de moi mais de saint Jean...*» Buñuel tenait son titre et s'exclama: «*si je vois ça sur une affiche, j'entre dans la salle immédiatement!*»

J'avais dix-huit ans, je n'aimais pas les insectes et je lisais la nuit dans un dortoir, dissimulé sous un papier d'emballage de bidoche, le *Voyage au bout de la nuit*.

pour les cafés et les alcools. C'est là que ça se Proust... Une femme assise au piano joue donc une sonate. Comme celle de Vinteuil revenant aux oreilles de Swann qui l'a entendue l'année précédente sans savoir de qui elle était (nous, lecteurs, spéculons encore sur le modèle: Franck, Debussy, Saint-Saëns, d'Indy, Fauré), sonate dont un passage cristallise son amour puis son désamour pour Odette de Crécy...

Cette sonate au cœur de *L'ange exterminateur*, qu'on croit d'abord être d'un des Scarlatti, le père ou le fils, on se rend compte au générique final que le cinéaste naturalisé mexicain (il aimait les insectes, les charognes, les putés barcelonaises, soit, mais pas les dictateurs catholiques) l'a dénichée dans le seul recueil qui nous soit parvenu de l'œuvre (paraît-il abondante) d'un musicien italien du dix-huitième siècle du nom de Pietro Domenico Paradisi, né à Naples en 1707 et mort à Venise en 1791, un contemporain exact de Carlo Goldoni mais bien oublié, lui, quand le gros Goldoni fait encore recette de nos jours (comme il le faisait derrière un rideau dans les théâtres de Venise, mais depuis sa sépulture, je le lui souhaite tant, il garde peut-être un œil sur la justesse des représentations de ses comédies grâce à un trou percé dans son linceul)... Ce recueil rescapé comprend douze sonates

(on trouve cette anecdote dans ses Mémoires écrits à quatre-vingt-un ans, un an avant de mourir, avec l'aide pressante de Carrière et qui portent le gai titre de *Mon dernier soupir...*). Moi, cet *Ange* de Buñuel, je ne l'avais pas revu depuis trente ans et, dans mon souvenir (mon embarras de souvenirs de ciné-clubs – avec deux copains, nous en avons créé un à Rimouski l'année justement de *L'ange exterminateur*; le propriétaire de la radio locale, un type snob qui s'achèterait plus tard un titre de noblesse à Monaco, nous la joua à la Charles de Noailles en nous refilant un billet de cinq cents dollars sans obligation de remboursement, une somme énorme à nos yeux), cette histoire d'un groupe de bourgeois basanés qui n'arrive plus à sortir d'où il est entré se passait dans une église. L'ayant revu, je constate que ce n'est pas ça et que c'est ça... car cette société friquée qui s'en-geôle (ou s'enjôle) dans un hôtel particulier dont elle ne ressortira pas de sitôt, eh bien, une fois libérée (je vous dis comment tantôt), elle assiste à une grand-messe dans une basilique bondée dont personne, à *l'ite missa est*, ne pourra plus ressortir... quand apparaît, pour que l'on en sorte, nous, le mot FINE dans une décharge de musique d'orgue dans laquelle on reconnaît en partant différents *Te Deum*...

C'est avec désinvolture que le vieux Buñuel (« nous connaissons des vieillards qui sont eux-mêmes jeunesse et renouveau. Picasso, par exemple. Et Buñuel », écrivait le cher Bory en sortant de *Simon du désert*) parlait de ce film à Max Aub : « J'ai quelquefois regretté d'avoir tourné *L'Ange exterminateur* au Mexique. Je l'imaginai plutôt à Paris ou à Londres, avec des acteurs européens et un certain luxe dans les vêtements et les accessoires. À Mexico, malgré la beauté de la maison, malgré mes efforts pour choisir des acteurs dont le physique n'évoquât pas nécessairement le Mexique, j'ai souffert d'une certaine pauvreté dans la qualité médiocre des serviettes de table par exemple; je ne pus en montrer qu'une. Encore appartenait-elle à la maquilleuse qui me la prêta. »

Je n'ai pas remarqué cette serviette de table – devant le téléviseur, je devais avoir comme souvent l'esprit qui s'éparpille, en allé vers les feuilles des arbres de mai que je voyais et entendais par la fenêtre d'angle grande ouverte, me fermant les yeux pour humer le premier lilas, cette odeur qui me fait inmanquablement penser à Marcel Dubé (que je croise parfois dans une rôtisserie en entresol de mon quar-

du refoulé et du chien andalou. En tout état de cause, quand la pianiste joue la dernière note de Paradisi et qu'un invité dit à sa voisine : « quel pizzicato ! », nous voilà dans une zone d'inconfort...

Moi, ce film *me rejoint* (comme disent les panelistes de tous les pays en se donnant le micro) parce que dans mes rêves, très souvent (« quelqu'un qui ne rêve pas est un salaud », décrétait Breton), je suis plongé au cœur d'une situation aussi incompréhensible qu'inextricable, j'assiste à un spectacle de théâtre en plein air, sous la neige, dans une lointaine banlieue inconnue dont je n'arriverai plus à m'extirper – l'autre nuit, éperdu, j'atteignais une guérite dans laquelle un type, pour m'informer du trajet à suivre (mais je n'entendais pas sa voix) me tendait une ballottine de volaille ramollie et censée, d'après ses gestes, me guider vers le bon bus si je la pressais, mais, rendu à la route, les mains moites, la ballottine écrasée, je ne savais pas dans quelle direction le prendre, ce bus, et je me réveillais, l'angoisse dans la gorge –, ou alors je n'arrive pas à remplir une valise et à ranger ma chambre après une scène de bataille dont le motif m'est inconnu, ou je ne trouve

Et j'ai longtemps cherché le sens de ce film que Buñuel disait avoir tourné de manière irrationnelle et que la meilleure explication à y trouver c'est de se risquer à dire qu'il n'y en a aucune.

tier, rue Bernard), l'oreille amusée des cris des enfants hassidiques d'en bas et l'esprit planqué sur mon imaginaire petit pan de mur jaune... – et j'ai longtemps cherché le sens de ce film que Buñuel disait avoir tourné de manière irrationnelle et que la meilleure explication à y trouver c'est de se risquer à dire qu'il n'y en a aucune... D'aucun secours le Buñuel séducteur et sourdingue. On tente alors ceci : le charme discret de la bourgeoisie laissée à elle-même (quoique jouée par des acteurs mexicains...) mène à la brutalité du cauchemar; ou voilà un traité sur l'incapacité pour la classe dominante de satisfaire ses désirs d'obscurs objets; on peut se persuader du désarroi de toute caste quand le peuple l'abandonne (car la domesticité de monsieur Nobile s'est portée pâle avant l'arrivée des invités)... Quant aux détails, la patte de poulet c'est le bon vieux surréalisme (dont Buñuel, pour faire plaisir à Breton, disait que « ce n'était pas un truc à pédés »), l'ours qui rôde dans la cuisine c'est le bolchévisme en marche, les moutons dans le vestibule que les enfermés affamés vont faire tourner à la broche ça sent le catholicisme sur le gril, et la scie qui joue du violoncelle... et la main qui court sur le plancher à la recherche d'une gorge perdue... Des retours

pas la porte, la seule qui me permettrait de fuir un lancement de livre parce que je viens d'y voir arriver ensemble une *pis-seuse* à cornette, un huissier à carnet et un squelette à pied qui fusionnent en une seule identité répugnante (mon mulet putréfié) et dont la voix de harengère qui monte est celle de Venise Bombardée...

Quant au cauchemar en celluloïd des dîneurs du 1109 de la *calle de la Providencia*, lui, il s'achève à la douce quand l'hôtesse, la señorita Nobile, a l'idée prise on ne sait où de faire rejouer la sonate de Paradisi après avoir demandé à tout le monde de retrouver la place qu'il occupait et de reprendre la pose qu'il affichait, assis, debout, seul ou à deux, appuyé, penché... La clé d'ut, sans doute... qui ouvre la muraille invisible, celle de toutes les peurs qui peuvent être celles, castratrices, d'un enfant brutal qui passait des heures à observer et des insectes et des ossements et des mulets putréfiés... **L**

Robert Lévesque est écrivain. Il dirige également la collection « Liberté Grande » au Boréal, où est paru en 2011 *Déraillements*, son dernier ouvrage. « La serviette de table » est extrait de son prochain livre, *Distorsions*, qui paraîtra chez ce même éditeur en 2013.